



RABELAIS LECTEUR DE POLITIEN DANS LE GARGANTUA

Claude LA CHARITÉ (U. Québec à Rimouski)

La récente découverte de l'édition que Rabelais publia des œuvres d'Ange Politien (1454-1494) chez Sébastien Gryphe en 1533 a permis de mettre en lumière un auteur capital de sa bibliothèque. Comme il le fait pour les éditions revues et augmentées de *L'Adolescence clementine* de Clément Marot publiées à la même époque chez François Juste, Rabelais insère, à la fin du tome I des *Opera* de l'humaniste florentin, son emblème portant sa devise grecque ΤΥΧΗ ΑΓΑΘΗ ΣΥΝ ΘΕΩ, littéralement « À la bonne fortune avec Dieu¹ ». Par rapport à la précédente édition de 1528, Rabelais, comme il en a l'habitude dans son travail philologique², remanie en profondeur les *orthographica*, les manchettes et l'index de ce tome réunissant les lettres et la première centurie des *Miscellanea*.

L'étude de ce travail éditorial permet de prendre la mesure des liens multiples et insoupçonnés qui unissent l'œuvre du pionnier de la philologie humaniste à la geste pantagruéline³. De nombreuses entrées d'index ajoutées par Rabelais, comme *Astrologi à Plotino irridentur*, *Ridere hominis proprietas*, *Politiani opera lingua Vernacula* ou *Prodigia in morte Laurentii Medicis*, jettent un éclairage nouveau sur le rejet de l'astrologie divinatrice dans le *Pantagruel* (chapitre VIII), sur le rire comme propre de l'homme dans le dizain liminaire du *Gargantua*, sur le dialogue en écho de Pantagruel et Panurge dans le *Tiers Livre* (chapitre IX) ou encore sur les prodiges survenus lors de la mort de Guillaume Du Bellay et relatés dans *Le Quart Livre* (chapitres XXVI-XXVII). À la lumière de telles convergences, il n'est plus permis de penser, comme le prétendait Olindo Guerrini⁴, que Rabelais méprisait Politien ou tenait son œuvre en piètre estime. Non seulement il avait lu les *Opera* de l'humaniste florentin, comme le supposait déjà William F. Smith⁵, mais il en avait même une connaissance intime pour avoir

¹ Sur la découverte de l'édition rabelaisienne de Politien et sur l'interprétation de cette devise grecque, voir notre livre *Rabelais et l'édition grecque du Pronostic (1537) d'Hippocrate : entre philologie, médecine et astrologie*, Paris, Classiques Garnier, 2012. Sur les éditions imprimées de Politien, voir Alejandro Coroleu, « Angelo Poliziano in Print : Editions and Commentaries from a Pedagogical Perspective (1500-1560) », *Cahiers de l'Humanisme*, t. II, 2001, p. 191-222; « Some Teachers on a Poet : the Uses of Poliziano's Latin Poetry in the Sixteenth-Century Curriculum », dans Philip Hardie et Yasmin Haskell (dir.), *Poets and Teachers : Latin Didactic Poetry and the Didactic Authority of the Latin Poet from the Renaissance to the Present (Proceedings of the Fifth Annual Symposium of the Cambridge Society for Neo-Latin Studies, Clare College, Cambridge, 9-11 september, 1996)*, Bari, Levante, 1999, p. 167-181 ; « Bibliographical Note : A Rare French Edition of Poliziano in Princeton University Library », *The Library*, vol. XX, n° 3, 1998, p. 264-269.

² Sur les pratiques éditoriales de Rabelais, voir Mireille Huchon, « Rabelais éditeur et auteur chez Gryphe », dans Raphaële Mouren (dir.), *Quid novi? Sébastien Gryphe, à l'occasion du 450^e anniversaire de sa mort*, Lyon, Presses de l'ENSIB, 2008, p. 210-216 ; Richard Cooper, « Rabelais' Edition of the *Will of Cuspidius and the Roman Contract of Sale (1532)* », *Études rabelaisiennes*, vol. XIV, 1977, p. 59-70 et « Rabelais and the *Topographia Antiquae Romae* of Marliani », *Études rabelaisiennes*, vol. XIV, 1977, p. 71-87.

³ Sur ce travail éditorial et sur les liens avec l'œuvre narrative de Rabelais, voir notre article « Rabelais éditeur des *Epistolarum libros XII* et des *Miscellanea* de Politien », à paraître.

⁴ Richard Cooper, « Les lectures italiennes de Rabelais », dans Franco Giaccone (dir.), *Le Tiers livre. Actes du colloque international de Rome (5 mars 1996)*, Genève, Droz, coll. Études rabelaisiennes, t. XXXVII, 1999, p. 43. À propos de la prétendue piètre estime de Rabelais pour l'érudition italienne, voir Olindo Guerrini, « Rabelais in Italia », *Rassegna settimanale*, n° 3, 19 janvier 1879, p. 53.

⁵ Richard Cooper, art. cité, renvoie à William F. Smith qui suppose que Rabelais connaissait l'œuvre de Politien dans une édition Gryphe publiée entre 1537 et 1539, sans donner de preuves ni de justification (*Rabelais in his*



édité sa correspondance et ses miscellanées. Enfin, Jean Lecointe⁶ et Arnaud Laimé⁷ ont montré que, dès les années 1520, Rabelais avait été initié à la poétique de Politien et avait donc également une connaissance approfondie des *Silves*.

Le présent article se propose d'étudier les deux mentions explicites de Politien que fait Rabelais dans les œuvres narratives publiées de son vivant. Toutes deux se trouvent dans le *Gargantua*, paru l'année suivant l'édition rabelaisienne des *Opera* de Politien. D'une part, le prologue accuse Politien d'avoir plagié *Vie et poésie d'Homère* du Pseudo-Plutarque⁸. D'autre part, le chapitre XXVIII, qui relate les séjours à la campagne de Gargantua en compagnie de son précepteur, précise que le jeune géant y récite des vers du « Rustique » de Politien. Ces références renvoient en fait l'une à un discours d'introduction au commentaire d'Homère, l'autre à une *silva* en forme de *prælectio* ou leçon inaugurale en vers sur *Les Travaux et les Jours* d'Hésiode et les *Géorgiques* de Virgile. Comme l'*Oratio in expositione Homeri* (1486-1487) et le *Rusticus* (1483) sont réunis au tome III de l'édition de 1533, nous nous interrogerons d'abord sur l'éventuel rôle éditorial de Rabelais au-delà du premier tome. Nous montrerons ensuite que les deux références explicites à Politien, loin d'être purement gratuites, sont en réalité indispensables à la compréhension des passages où elles se trouvent. D'une part, la délicate question de l'interprétation allégorique d'Homère posée par le prologue trouve sa solution chez l'humaniste florentin. D'autre part, le *Rusticus* constitue la clef de voûte du programme pédagogique mis en œuvre par Ponocrates.

RABELAIS ET L'ÉDITION DES *OPERA* DE POLITIEN CHEZ GRYPHE EN 1533

L'édition des *Opera* de Politien publiée chez Gryphe en 1533 compte trois tomes. Le tome I réunit, comme nous l'avons vu, les lettres et les *Miscellanea*. Le tome II comprend les traductions latines faites à partir du grec. Le tome III regroupe enfin les *prælectiones*, les discours et les épigrammes. Seul le tome I comporte l'emblème de Rabelais avec sa devise grecque. Du reste, la page de titre précise que ce tome a été corrigé de ses fautes (« *Omnia jam recens à mendis repurgata* »). Il est vrai que les interventions éditoriales y sont manifestes, en particulier dans l'index qui compte 780 entrées et où l'on trouve 366 modifications par rapport à l'édition de 1528, qu'il s'agisse d'ajouts, de suppressions ou de variantes. Les *orthographica* de Rabelais sont aussi bien présents, avec la suppression du « h » dans *aut(h)or* ou la réduction de la diphtongue « æ » dans *sa(e)culum*. La division des tomes II et III constitue aussi une variante par rapport à l'édition de 1528 qui réunissait les traductions, les *prælectiones*, les discours et les épigrammes dans le seul tome II. Si le titre des deux derniers tomes précise en 1533 le contenu de chacun, en revanche, il n'est fait aucune mention d'une quelconque révision ou intervention éditoriale.

Édition des <i>Opera</i> de Politien (1528)	Édition des <i>Opera</i> de Politien (1533)
<i>Angeli Politiani operum tomus primus. Epistolarum lib. XII. et Miscellaneorum</i>	<i>Angeli Politiani Opera. Quorum Primus hic tomus complectitur Epistolarum libros XII. Miscellaneorum</i>

writings, Cambridge, Cambridge University Press, 1918, p. 106 et 164).

⁶ Jean Lecointe, « Nicolas Petit, Bouchet, Rabelais. La poétique de Politien du “cercle de Montaigu” au “cercle de Fontaine-le-Comte” », dans Jennifer Britnell et Nathalie Dauvois (dir.), *Jean Bouchet, Traverser des voies périlleuses (1476-1557). Actes du colloque de Poitiers (30-31 août 2001)*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 175-191.

⁷ Arnaud Laimé, *La Poétique de Nicolas Petit (ca 1497-1532) : un renouveau de l'écriture néo-latine à Paris et à Poitiers dans le cercle de François Rabelais*, thèse de doctorat sous la direction de Perrine Galand-Hallyn soutenue en novembre 2011 à l'Université de Paris-Sorbonne ; « L'avant-garde néo-latine, précurseur de Rabelais : la *Barbaromachie* de Nicolas Petit », dans Diane Desrosiers-Bonin, Claude La Charité et Renée-Claude Breitenstein (dir.), *Rabelais ou « L'aventure des gens curieux »*. *L'hybridité des récits rabelaisiens*, Genève, Droz, à paraître.

⁸ Il existe une traduction française de ce traité du Pseudo-Plutarque : « Essai sur la vie et sur la poésie d'Homère », dans *Œuvres mêlées de Plutarque contenant la vie d'Homère, l'essai sur sa poésie, le traité de la noblesse et plusieurs fragments*, trad. Étienne Clavier, Paris, De l'imprimerie de Cussac, 1804, t. VI, p. 10-160.



<i>Centuriam unam complectens</i> , 8 f. + 675 p.	<i>Centuriam I. Omnia jam recens à mendis repurgata</i> , édition de Rabelais portant son emblème au verso du dernier feuillet, 10 f. + 699 p. + 1 f
<i>Alter tomus operum Angeli Politiani, ea continens, quæ elenchus pagine sequentis indicat</i> , 8 f. + 647 p.	<i>Alter tomus operum Angeli Politiani, Complectens ea quæ ex græco in latinum convertit. Quorum catalogum sequenti pagella reperies</i> , 326 p.
	<i>Tertius tomus operum Angeli Politiani : ejusdem Prælectiones, Orationes, et Epigrammata complectens : quorum catalogum versa pagella reperies</i> , 373 p. + 1 p. + 1 f.

Outre la différence de tomaison, la seule autre variante majeure à relever entre l'édition de 1528 et celle de 1533, pour ce qui est des œuvres autres que la correspondance et les *Miscellanea*, concerne l'index. En effet, le tome II, en 1528, s'ouvrait sur un *Index vocabulorum et rerum insignium, secundi Tomi operum Angeli Politiani* répertoriant les termes et les matières dignes d'être relevés aussi bien dans les traductions, les *prælectiones*, les discours que les épigrammes. Or, en 1533, tant le tome II que le tome III en sont dépourvus. Certes, la nouvelle tomaison rendait le précédent index inutilisable, mais l'absence complète d'index reste étonnante. Il est possible que l'imprimeur ait eu le projet de le remanier comme cela avait été le cas pour le tome I, peut-être en faisant également appel à Rabelais, mais qu'il ait dû en définitive y renoncer, faute de temps ou de disponibilité des correcteurs d'épreuves de son atelier. Au reste, la comparaison systématique des manchettes et des graphies pour les deux textes qui nous intéresseront plus particulièrement dans la suite de cet article, c'est-à-dire l'*Oratio in expositione Homeri* et la silve *Rusticus*, ne relève aucune variante significative entre l'édition de 1528 et celle de 1533. Les rares manchettes sont reconduites sans changement. Il s'agit, dans la plupart des cas, de traductions latines de citations données en grec dans le corps du texte. Comme l'explique l'avis au lecteur, ces manchettes sont l'œuvre de l'helléniste Jacques Thouzat ou Tusan dit Toussain (fin XV^e siècle-1547) et se trouvaient déjà dans l'édition parisienne des épigrammes grecques de Politien publiée chez Josse Base en 1519. Ce sont d'ailleurs vraisemblablement les éditions publiées par Nicolas Bérauld (1470-1550) et Louis de Berquin (fin XV^e siècle-1529) chez cet imprimeur parisien qui servirent de texte de base aux *Opera* de Politien parus chez Gryphe en 1528⁹. Sauf à supposer que Rabelais ait imposé la division des *Opera* en trois tomes en 1533, son intervention éditoriale dans les tomes II et III apparaît exclue. Il avait cependant une connaissance très fine de l'ensemble de l'œuvre de Politien, en particulier des *prælectiones* et des *Silves*.

HOMÈRE « PARAGON DE TOUS PHILOGES » D'APRÈS L'*ORATIO IN EXPOSITIONE HOMERI* DE POLITIEN

La première mention explicite de Politien se trouve dans le célèbre prologue du *Gargantua*, à propos des commentateurs d'Homère, adeptes d'allégorèse, que l'humaniste florentin aurait plagiés sans vergogne. Le passage est bien connu, car il propose une alternative qui a suscité d'innombrables gloses¹⁰, dans la mesure où le narrateur semble rejeter la lecture à plus haut sens qu'il appelait de ses vœux auparavant. En réalité, comme nous le verrons, il invite le lecteur à pratiquer une interprétation allégorique inspirée. Malgré sa longueur, le passage mérite d'être rappelé ici *in extenso*, car chaque détail y a son importance :

⁹ Voir, à ce propos, Marie-Françoise André, *Nicolas Bérauld humaniste*, thèse de doctorat sous la direction de Perrine Galand-Hallyn soutenue en décembre 2011 à l'Université de Paris-Sorbonne.

¹⁰ Tristan Vigliano propose une excellente synthèse des différentes hypothèses formulées par la critique à propos du prologue du *Gargantua*, même si sa conclusion nous apparaît discutable : « Pour en finir avec le prologue de *Gargantua* ! », @analyses, mis en ligne le 23 août 2008, consulté le 1^{er} décembre 2011, URL : <http://www.revue-analyses.org/index.php?id=1168>.



Croiez vous en vostre foy qu'oncques Homere escrivent l'*Illiade* et l'*Odyssée*, pensast es allegories, lesquelles de luy ont calfreté Plutarque, Heraclides Ponticq, Eustatie, Phornute : et ce que d'iceulx Politien a desrobé ? Si le croiez : vous n'approchez ne de pieds ne de mains à mon opinion : qui decrete icelles aussi peu avoir esté songées d'Homere, que d'Ovide en ses *Metamorphoses*, les sacremens de l'evangile : lesquelz un frere Lubin vray croquelardon s'est efforcé demonstrier si d'adventure il rencontroit gens aussi folz que luy : et (comme dict le proverbe) couvercle digne du chaudron.

Si ne le croiez : quelle cause est, pourquoy autant n'en ferez de ces joyeuses et nouvelles chronicques ? Combien que les dictans n'y pensasse en plus que vous qui paradventure beviez comme moy. Car à la composition de ce livre seigneurial, je ne perdiz ne employay oncques plus ny aultre temps, que celluy qui estoit estably à prendre ma refection corporelle : sçavoir est, beuvant et mangeant. Aussi est ce la juste heure, d'escire ces haultes matieres et sciences profondes. Comme bien faire sçavoit Homere paragon de tous Philologes, et Ennie pere des poetes latins, ainsi que tesmoigne Horace, quoy qu'un malautru ait dict, que de ses carmes sentoyent plus le vin que l'huile¹¹.

Jacob Le Duchat est le premier qui ait tenté un éclaircissement de cette référence à Politien dans l'annotation de son édition de 1711, explication qui a été depuis sans cesse reconduite à juste titre par la critique rabelaisienne :

Il n'a pas tenu à Budé que Politien n'ait passé pour un plagiaire. Il faut voir ce qu'il en écrit pag. 582. de ses premieres Annotations sur les Pandectes, édition d'Antoine Vincent 1563. in 8°. Il semble à l'entendre que Politien ait tiré toute sa Préface sur Homère d'un petit livre qui n'étoit pas alors traduit de Grec en Latin, et qui ne l'a été qu'en 1537. mal intitulé Πλουτάρχου βίος Ὀμηρου. Cependant, que l'on examine cette Préface, on y trouvera, je l'avoué, quelques passages de Plutarque non pas traduits servilement et de suite, mais embellis d'une riche expression, et distribuez judicieusement dans le corps de la pièce. Ce n'est pas d'ailleurs dans ces sortes de discours que les Professeurs ont coûtume de citer. Ce sont des harangues qui contiennent d'ordinaire l'éloge de l'Auteur dont on entreprend l'explication. [...] Rabelais de son côté pouvoit employer un terme moins odieux que celui de *dérober*, dont il semble ne s'être servi que pour faire plaisir à son ami Budé, jaloux, comme on sait, aussi bien que son ami Lascaris, de la gloire de Politien¹².

En fait, l'éditeur du XVIII^e siècle a raison de souligner que Politien, dans son *Oratio in expositione Homeri* aussi appelée *Præfatio in Homerum*¹³, adapte bien plus qu'il ne traduit littéralement, non pas l'ensemble des commentateurs énumérés, mais surtout la *Vie et Poésie d'Homère* du Pseudo-Plutarque. Par ailleurs, il est tout à fait exact que Budé avait déjà relevé cet emprunt, qu'il n'hésitait d'ailleurs pas à qualifier de plagiat, dans ses *Annotations aux Pan-*

¹¹ Rabelais, *Œuvres complètes*, édition établie, présentée et annotée par Mireille Huchon avec la collaboration de François Moreau, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1994, p. 7. Toutes les références ultérieures aux œuvres de Rabelais renverront à cette édition.

¹² *Œuvres de Maître François Rabelais publiées sous le titre de Faits et Dits du géant Gargantua et de son fils Pantagruel*, éd. Jacob Le Duchat, Amsterdam, Henri Bordesius, 1711, t. I, p. XLIV, note 17.

¹³ Sur la réception de ce texte, voir Philip Ford, « Le commentaire d'Homère par Politien et son influence en France », dans Marc Deramaix et Ginette Vagenheim (dir.), *L'Italie et la France dans l'Europe latine du XIV^e au XVII^e siècle : influence, émulation, traduction*, Mont-Saint-Aignan, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2006, p. 47-59.



dectes, Rabelais ne faisant que traduire *pro suo edere* lorsqu'il emploie le verbe *desrober* :

Plutarque composa un livre sur Homère, qui n'a pas encore été traduit en latin, encore que Politien, homme d'une excellente culture, mais d'un esprit trop peu original, comme on le voit dans le fait qu'il transcrit mot à mot les points principaux de ce livre comme s'il cueillait des fleurs, ne rougit pas de revendiquer cette œuvre comme la sienne, alors qu'il n'a rien fait que s'appliquer soigneusement à la transcrire et à la traduire.

*Plutarchus in eo libro quem de Homero composuit, qui liber nondum latinus ex professo factus est, licet Politianus vir excellentis doctrinae, sed animi non satis ingenui, ut videtur, ex eo libro rerum summas ad verbum transcribens, quasique flores præcerpens, non erubuit id opus pro suo edere, in qui nullam præterquam transcribendi ac vertendi operam navaverat*¹⁴.

En dénonçant à son tour le plagiat de Politien, Rabelais réussit un triple exploit. D'une part, il souligne implicitement les affinités qu'il entretient avec Budé. D'autre part, comme le maître de Budé lui-même avait déjà identifié cet emprunt de Politien, il suggère également les liens privilégiés qu'il entretient avec celui qu'il n'hésite pas à appeler « notre bon amy Lascaris » au chapitre XXIII du *Gargantua*¹⁵, l'un des deux seuls contemporains, avec Antoine Du Saix, dont l'amitié avec l'auteur est ainsi soulignée. Enfin, il soigne son image et sa réputation d'helléniste, puisqu'en réitérant cette accusation de plagiat, il montre qu'il est à même de déceler chez Politien les emprunts à un texte grec pour lequel il n'existait pas encore de traduction latine. On ne peut pas exclure non plus que Rabelais ait voulu renchérir sur l'accusation de Budé et Lascaris, en identifiant d'autres sources auxquelles Politien aurait emprunté la matière de son discours. S'il énumère bien d'autres commentateurs d'Homère comme Héraclite du Pont que Politien ne semble pas avoir mis à profit, il passe en revanche sous silence d'autres auteurs auxquels l'humaniste florentin est effectivement redevable, à savoir le Pseudo-Hérodote et Démétrius Triclinius¹⁶.

Rabelais n'est d'ailleurs pas le seul à ainsi atténuer la gloire de Politien pour mieux plaire à Budé¹⁷. Son contemporain Johannes Vaccaeus, auteur d'une *Sylva Parrhisia* (1522), dédiée à Budé, n'hésite pas, pour les mêmes raisons, à passer entièrement sous silence le nom de l'humaniste florentin, alors que le genre poétique de la silve qu'il pratique est une imitation claire et évidente de Politien. Selon Perrine Galand-Hallyn¹⁸, les réserves de Budé à l'égard du Florentin s'expliquent par la dette considérable de sa propre œuvre à son endroit et par le sentiment d'avoir, dans cette émulation avec les meilleurs humanistes italiens du Quattrocento, réussi à surpasser ses prédécesseurs.

Il faut se garder de conclure que, si Rabelais accuse Politien de plagiat par complai-

¹⁴ Guillaume Budé, *Annotationes priores in Pandectas*, Cologne, Jean Soter, 1527, p. 403, cité dans Rabelais, *Œuvres*, éd. critique sous la direction d'Abel Lefranc, Paris, Honoré et Édouard Champion, 1913, t. I, p. 13, note 91. Notre traduction.

¹⁵ *Gargantua*, éd. Huchon, *op. cit.*, p. 21.

¹⁶ Voir Ida Maier, *Ange Politien : la formation d'un poète humaniste, 1469-1480*, Genève, Droz, 1966, p. 93-94.

¹⁷ Dans le *Cinquième Livre* posthume, on trouve du reste une allusion à la querelle de l'entéléchie, à propos de laquelle Budé reprochait à Politien d'avoir donné raison à Cicéron pour faire parler de lui plutôt pour défendre l'orateur romain. Au chapitre XVIII, sur la question de savoir s'il faut dire entéléchie ou endéléchie, on lit : « Il estoit bien besoin, que Cicéron abandonnast sa Republique, pour s'en empescher, et Diogenes Laertius, et Theodorus Gaza, et Argyrophile, et Bessarion, et Politian, et Budé, et Lascaris, et tous les diables de sages fols » (p. 766-767).

¹⁸ Perrine Galand-Hallyn, *Un professeur-poète humaniste : Johannes Vaccaeus. La Sylve parisienne (1522)*, Genève, Droz, 2002, p. liii-lv.



sance pour Budé, c'est par refus de la lecture qu'il propose du poète épique. Philip Ford¹⁹ a bien montré que Budé lui-même, dans son exemplaire d'Homère aujourd'hui conservé à la Firestone Library de Princeton, avait abondamment mis à profit le commentaire du Pseudo-Plutarque utilisé par Politien. Ce traité se trouvait dans le paratexte de l'édition *princeps* de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. En réalité, le prologue de *Gargantua* ne s'interroge pas sur la légitimité de l'interprétation allégorique d'Homère, mais soulève plutôt la question de savoir si le sens allégorique que l'on peut y déceler a été prémédité ou non par l'auteur. La réception d'Homère en France montre clairement qu'aucun lecteur à la Renaissance ne postule de sens littéral exclusif pour les épopées homériques, car cela reviendrait à admettre que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne sont que des fables mensongères. Il y a donc une unanimité autour de l'existence d'un *altior sensus*, même s'il existe des dissensions sur la portée et les modalités de l'interprétation allégorique, certains mettant davantage l'accent sur le sens physique, d'autres sur le sens historique, d'autres encore sur le sens moral. En aucun cas, le prologue ne remet en question la légitimité de l'interprétation allégorique, mais il révoque en doute l'idée selon laquelle ce sens allégorique aurait été voulu par Homère et exclut, par conséquent, aussi pour le *Gargantua* un plus haut sens qui aurait été prémédité par son auteur.

Comment peut-il exister un sens allégorique qui soit légitime, tout en étant étranger au dessein de l'auteur ? Politien, dans son *Oratio in expositione Homeri*, apporte la réponse, en faisant d'Homère le *poeta doctus* parce qu'il est le poète inspiré par excellence, comme si tout le savoir contenu allégoriquement dans son œuvre lui avait été dicté par les dieux ou les Muses, sans qu'il ait eu à y penser :

Et ce qui, dans ce poète, fait éclater la lumière de sa condition céleste et presque immortelle, c'est que les plus beaux de ses chants, justement admirés de tous les âges, jaillissent de sa bouche sans travail et dans l'improvisation; ils débordaient pour ainsi dire d'une source vive [...]. Et nous possédons encore de lui un bon nombre de poèmes qui, selon qu'il avait été bien ou mal reçu par un hôte, surgissaient en lui de façon continue sous l'effet d'un influx subtil et soudain, et, comme on dit, portés par le souffle, si bien qu'il est facile de se rendre compte qu'ils ne se formaient pas comme sur l'enclume d'une forge humaine, mais sous l'effet d'une sorte d'impulsion et d'influx divin, issu du trépied du sanctuaire, qu'ils étaient arrachés à des entrailles sacrées [...]²⁰.

*Neque vero non et illud in poëta hoc cœlestis planè, immortalisque naturæ lumen effulget, quæ pulcherrima illa carmina, quæ jure ætas omnis mirata est, illaborata ipsi, atque extemporanea fluebant, vivoque (ut ita dixerim) gurgite exundabant [...]. Extantque adhuc non pauca canente illo excepta poëmata, quæ prout à quoque bene, maleque acceptus fuerat, continuo in eum subito quodam, repentinoque instinctu, et ferente (ut aiunt) flatu proferebantur, ut facile intelligantur, non quasi sub inducem venisse humanæ fabricæ, sed divino quodam impulsu, instinctuque velut è cortina, atque adyto, sacris esse excussa præcordiis [...]*²¹.

Si l'inspiration rend possible ce sens allégorique qui n'a pas été consciemment voulu, la nature de l'inspiration diffère toutefois, Homère étant animé d'une fureur poétique, tandis que le narrateur de *Gargantua* est, lui, sous l'emprise d'une inspiration bachique : « L'odeur du vin o combien plus friant, riant, priant, plus celeste, et délicieux que d'huile ? Et prendray autant à

¹⁹ Philip Ford, « Homer in the French Renaissance », *Renaissance Quarterly*, vol. LIX, n° 1, printemps 2006, p. 9.

²⁰ Traduction de Jean Lecoq, dans *L'Idéal et la différence. La perception de la personnalité littéraire à la Renaissance*, Genève, Droz, 1992, p. 319.

²¹ *Tertius tomus operum Angeli Politiani : ejudem Prælectiones, Orationes, et Epigrammata complectens : quorum catalogum versa pagella reperies*, Lyon, Sébastien Gryphe, 1533, p. 67-68.



gloyre qu'on die de moy, que plus en vin aye despendu que en huyle, que fist Demosthenes, quand de luy on disoit, que plus en huyle que en vin despendoit²²». L'éloge du vin est ici à comprendre comme une valorisation de l'inspiration (*furor*) au détriment du travail (*labor*) dans la création littéraire²³.

En fait, la référence du prologue à Politien renvoie certes à l'*Oratio in expositione Homeri*, mais d'une manière plus générale et diffuse à l'ensemble de l'œuvre de l'humaniste florentin, seul auteur moderne explicitement nommé dans le prologue. L'idée même d'un Démosthène laborieux dont l'éloquence sentirait davantage l'effort que l'inspiration reprend l'expression proverbiale *lucernam olere*, dont Érasme fera l'un de ses *Adages* (I, vii, 71). Mais Rabelais, dans son édition de Politien de 1533, avait ajouté une entrée *Demosthenes* à son index, renvoyant à une lettre de Politien à Lucius Phosphorus où, comparant Démosthène et Cicéron, l'humaniste rappelait que l'orateur Démade disait du premier qu'« il sentait la lampe²⁴ », c'est-à-dire l'huile, l'effort, le travail.

Si l'inspiration permet d'expliquer la présence d'allégories auxquelles l'auteur n'a pas pensé en rédigeant son œuvre et que le prologue est bien un mode d'emploi à l'usage du lecteur, on peut se demander en quoi cette inspiration peut le guider dans l'interprétation du sens allégorique de l'*Iliade*, de l'*Odyssée* ou du *Gargantua*. Là encore, la seule mention du nom de Politien dans ce prologue évoque pour le lecteur contemporain de Rabelais la poétique des *Silves*. D'ailleurs, et ce n'est pas un hasard, la seconde mention explicite, que nous étudierons plus loin, renvoie à la silve *Rusticus*. En imitant les *Silves* de Stace, Politien avait renoué avec une poétique où l'inspiration occupe une place qui, sans être exclusive, reste primordiale²⁵. Or, dès 1518 et peut-être même avant, dans ses leçons au collège de Tréguier sur le *Rusticus*, Nicolas Bérauld, introducteur de Politien en France, avait indiqué la voie à suivre pour interpréter ce type de littérature inspirée :

Les poètes pleins de dieu, touchés du souffle céleste, et excités de l'esprit divin, exhalent des poèmes divins et immortels. Les interprètes des poètes, eux-mêmes touchés de la fureur divine, commentent les mystères poétiques. Ceux-là émettent les oracles divins, ceux-ci, sortes d'intermédiaires entre les dieux et les hommes, en approchant d'elles la lumière de leur esprit, en approchant d'elles la lampe de l'interprétation, éclairent et font rayonner les choses sacrées et obscures. Comme l'expose Socrate à Platon, les Muses piquent les poètes d'un aiguillon divin, les poètes, de la même fureur, enflamment et excitent les interprètes. Et ainsi des Muses – c'est-à-dire du ciel même – l'esprit divin coule vers les poètes, et de même des poètes aux interprètes, et de ceux-ci aux autres hommes il va se répandant. Il est en effet une lumière, une particule de feu divin, qui ne dissipe pas seulement toutes les ténèbres de l'esprit, mais encore les illumine, s'épanchant et se distribuant sans cesse avec une merveilleuse bonté²⁶.

²² *Gargantua*, éd. Huchon, *op. cit.*, p. 7-8.

²³ C'est aussi la conclusion de Philip Ford à propos du prologue du *Gargantua*, qui parle d'un contraste entre le génie et l'art (*De Troie à Ithaque. Réception des épopées homériques à la Renaissance*, Genève, Droz, 2007, p. 201-206).

²⁴ « Demosthenem cogita, et Ciceronem. Illius quibusdam sicca oratio, Demadi lucernam olere, Aeschini etiam (si diis placeat) barbara videbatur » (*Angeli Politiani Opera. Quorum Primus hic tomus complectitur Epistolarum libros XII. Miscellaneorum Centuriam I*, Lyon, Sébastien Gryphe, 1533, p. 83).

²⁵ Voir, à ce propos, Perrine Galand-Hallyn, « Quelques coïncidences (paradoxaes?) entre l'*Épître aux Pisons* d'Horace et la poétique de la *Silve* (au début du XVI^e siècle en France) », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. LX, n° 3, 1998, p. 609-639.

²⁶ Traduction de Marie-Madeleine de La Garanderie, dans *Christianisme et lettres profanes. Essai sur l'humanisme français (1515-1535) et sur la pensée de Guillaume Budé*, Paris, Honoré Champion, 1995, p. 56. Il est impossible de savoir si Rabelais connaissait personnellement Nicolas Bérauld. Ils fréquentaient cependant le même réseau, au



Poetæ deo pleni cœlestique afflati numine, ac divino spiritu perciti divina spirant immortaliaque poemata. Poetarum interpretes et ipsi divino afflati furore mysteria enarrant poetica : illi divina fundunt oracula : hi velut inter deos atque homines medii, recondita obscuraque quodam velut ingenii lumine adhibito, adhibitaque interpretationis lampade, illustrent, ac irradiant. Et (quemadmodum apud Platonem disputat Socrates) musæ poetas agitant instinctu divino. Poetæ eodem suo furore interpretes accendunt ac extimulant. Sicut itaque a musis idest a cælo ipso divinus ille spiritus primum emanat ad poetas : ita a poetis ad interpretes atque ab his ad alios exit ac transfunditur. Est enim lux quædam ac divinæ auræ particula quæ in genii tenebras omnes non discutit solum, sed etiam illustrat : sese semper mira quadam benignitate diffundens ac dispertiens²⁷.

Le bon interprète, qui cherche à parvenir à l'allégorèse, doit donc participer de la même inspiration que l'auteur qu'il commente. *Mutatis mutandis*, c'est bien sur cette voie que le narrateur du *Gargantua* cherche à engager son lecteur lorsqu'il évoque sa propre ivresse lors de la rédaction de son œuvre et qu'il la présente comme simultanée à celle de son destinataire, concomitance qui n'a rien de fortuit et qui se veut en fait une méthode de bonne lecture : « Combien que les dictans n'y pensasse en plus que vous qui paradventure beviez comme moy²⁸ ». C'est par la fureur bachique que le lecteur sera à même d'être à son tour inspiré comme l'a été l'auteur et de découvrir le sens allégorique que l'inspiration a dicté à l'écrivain²⁹.

Du reste, la manière dont le prologue du *Gargantua* interprète l'œuvre d'Homère conforte la légitimité de l'interprétation allégorique inspirée. Ainsi, le passage où le narrateur invite son lecteur à ne pas se laisser prendre au piège du sens littéral est déjà en soi une interprétation allégorique d'un épisode de *l'Odyssée*. En parlant d'interprétation allégorique, le narrateur pratique l'allégorèse :

Et posé le cas, qu'au sens litteral vous trouvez matieres assez joyeuses et bien correspondentes au nom, toutesfois pas demourer là ne fault, comme au chant des Sirenes : ainsi à plus hault sens interpreter ce que par adventure cuidiez dict en gayeté de cueur³⁰.

Certes, il s'agit d'une simple comparaison, mais qui invite à filer la métaphore et à

sein duquel on compte Budé bien sûr, mais aussi Jean Lascaris et Jean Salmon Macrin. Du reste, Béroald comme Rabelais étaient en correspondance avec Érasme. À partir de 1533, Odet de Coligny, à qui Rabelais dédicacera son *Quart Livre* en 1552, devint le protecteur de Béroald. Enfin, Béroald publia sa dernière œuvre, son *Dialogus* sur l'art d'improviser, chez Sébastien Gryphe en 1534, à une époque où Rabelais était très présent dans l'atelier de l'imprimeur lyonnais. Voir Perrine Galand-Hallyn, « Nicolas Béroald lecteur de Politien », dans *Poliziano nel suo tempo. Actes du VI^e colloque international de l'Institut Pétrarque, Chianciano-Montepulciano, 18-21 juillet 1994*, Florence, Franco Cesati editore, 1996, p. 415-416 et l'édition à paraître chez Droz en 2012 du Commentaire au *Rusticus* de Politien.

²⁷ *Angeli Politiani Sylva cui titulus est Rusticus cum docta elegantissimaque Nicolai Beraldi interpretatione*, Paris, Regnault Chaudiere, 1519, f. A. vii, v^o.

²⁸ *Gargantua*, éd. Huchon, *op. cit.*, p. 7.

²⁹ Nous laissons ici de côté la réserve qu'émet le narrateur par rapport aux *Métamorphoses* d'Ovide interprétées par le frère Lubin comme l'allégorie des sacrements de l'Évangile. Il ne s'agit pas là d'une condamnation générale de l'interprétation allégorique, mais bien du rejet de la pratique médiévale des *Ovides moralisés* qui ont le défaut, non pas tant d'être anachroniques, que de ne pas respecter l'*intentio operis* et le cadre culturel général de l'œuvre, en plus d'imposer de façon autoritaire, dans le corps même du texte, le sens chrétien. D'une part, la lecture allégorique que propose Politien, à la suite du Pseudo-Plutarque, n'a rien d'autoritaire, en ce sens qu'elle ne se confond pas avec le texte commenté, le commentaire étant en latin, le texte d'Homère en grec. D'autre part, il y a bien une unité culturelle entre Homère et les différentes écoles philosophiques de l'Antiquité qui n'ont cessé de relire et d'approfondir les épopées homériques, alors que le christianisme n'est évidemment pas issu d'une simple relecture d'Ovide.

³⁰ *Gargantua*, éd. Huchon, *op. cit.*, p. 6.



interpréter l'épisode comme une allégorie morale, car, faut-il le rappeler, ce n'est pas le sens littéral du chant des Sirènes qui pose problème dans l'*Odyssée*, mais son caractère envoûtant et magique... Ainsi, lorsque Rabelais reprend à son compte l'accusation de plagiat pour mieux se solidariser avec Budé, il ne rejette pas l'interprétation allégorique d'Homère. Même Budé recourt volontiers à l'allégorèse morale du poète grec. Ainsi, dans son *De transitu Hellenismi ad Christianismum* (1535), il relit à son tour le même épisode de l'*Odyssée*, en voyant dans les Sirènes la personnification des injustices des hommes ou de la fortune :

Ajoutons qu'il faut avoir, devant les attaques et les injustices des hommes ou de la fortune, une solide endurance et une grande égalité d'humeur, et ne pas se laisser briser par la nausée (dirai-je) de l'indignation et de la colère. Car, à supposer qu'on avale la plupart du temps tout cela à contre-cœur, comme des boissons amères, on les digère pourtant aisément, en tant que remèdes, grâce aux recommandations et aux leçons de la philosophie sacrée.

D'ailleurs, même en cet endroit, notre foi orthodoxe ne répugne pas à emprunter quelque chose à la philosophie d'Homère. Chez ce poète Ulysse rappelle qu'il a suivi, pour se garder des séductions fatales des Sirènes, le conseil de Circé, qu'il appelle lui-même déesse ; grâce à quoi lui et ses compagnons échappèrent à une perte des plus assurées. En effet, parmi les monstres de la mer de ce siècle et au cours de la vie agitée et fluctuante que nous devons traverser – et que le passage soit court ou long selon la mesure du fuseau de chaque vie –, les Sirènes sont les plus dangereux et les plus difficiles à éviter.

His adde, quod et bono et firmo stomacho esse oportet, animique æquitate prædito, vim adversus et injurias tum hominum, tum fortunæ, nec nausea (ut ita dicam) indignationis atque stomachatione rumpi. Ut enim gravate plærunque hæc devorentur, velut res amarulentæ, admotis tamen quasi fomentis, sanctioris philosophiæ præceptis ac documentis, commode consequuntur.

Hoc porro etiam in loco ab Homericæ philosophiæ mutuari quippiam nostra non gravabitur orthodoxia. Apud quem poetam Ulyxes adversus Sirenum capitaleis illecebras, consilium Circes, quam ipse deam vocat, secutum se esse commemorat, eoque consilio et ipsum et socios perniciem certissimam effugisse. Inter monstra enim maris hujus sæculi, curriculumque vitæ actuosæ et fluctuantis, quod nobis vel brevi vel longo trajectu, vel mediocri transmittendum est pro cujusque vitæ fuso, Sirenes plenissimæ sunt periculi vitæque difficilimæ³¹.

S'il subsistait encore un doute sur l'adhésion du prologue à l'interprétation allégorique d'Homère, l'expression « paragon de tous Philologes³² », qui sert à décrire le poète épique, achèverait de le dissiper. Il faut bien sûr entendre le terme au sens d'adepte de la philologie telle que la définit Budé dans son *De Philologia* (1532), c'est-à-dire comme un synonyme d'encyclopédie, d'arts libéraux ou de bonnes lettres³³. Une telle expression n'a rien d'ironique et doit être rapprochée de celle qu'utilise Pantagruel qui, dans le *Tiers Livre*, parle d'Homère

³¹ Guillaume Budé, *Le Passage de l'hellénisme au christianisme*, introduction, traduction et annotations par Marie-Madeleine de La Garanderie et Daniel Franklin Penham, Paris, Les Belles Lettres, coll. Classiques de l'humanisme, 1993, p. 160. Le passage est étudié par Philip Ford, « Homer in the French Renaissance », *op. cit.*, p. 11.

³² *Gargantua*, éd. Huchon, *op. cit.*, p. 7.

³³ Guillaume Budé, *Philologie. De Philologia*, édition, traduction et présentation par Marie-Madeleine de La Garanderie, Paris, Les Belles Lettres, coll. Classiques de l'humanisme, 2001, p. XXII-XXVI.



comme du « pere de toute Philosophie³⁴ ». Il s'agit là très précisément de la thèse que cherche à démontrer Politien dans son *Oratio* à la suite du Pseudo-Plutarque, c'est-à-dire l'idée selon laquelle Homère serait à l'origine de tous les arts, de toutes les sciences et de toutes les écoles philosophiques, moyennant l'interprétation allégorique de ses épopées, cela va sans dire :

Il s'ensuit que, dans la poésie d'Homère, nous contemplons avec admiration des exemples de toutes les vertus et de tous les vices, l'origine de toutes les disciplines, ainsi que les représentations et les images de tout ce qui concerne les hommes, qu'il plaça sous nos yeux de manière frappante et manifeste, alors que lui-même assurément ne put jamais se servir de ses propres yeux.

*Quo effectum est, ut in Homeri poesi virtutum omnium, vitiorumque exempla, omnium semina disciplinarum, omnium rerum humanarum simulacra, effigiesque intueamur, ipsaque illa nobis expressa, expromptaque ante oculos constituerit, quæ ipsemet profecto, nunquam suis oculis usurpaverat*³⁵.

À cette hypothèse du prologue du *Gargantua* comme invitation à une interprétation allégorique inspirée échappant à son auteur, on pourrait être tenté d'opposer le passage qui précède immédiatement l'alternative étudiée, où le narrateur incite son lecteur à imiter le chien philosophe :

À l'exemple d'icelluy vous convient estre saiges pour fleurir, sentir, et estimer ces beaulx livres de haulte gresse, legiers au prochaz : et hardiz à la rencontre. Puis par curieuse leçon, et meditation frequente rompre l'os, et sugcer la sustantifique mouelle. C'est à dire : ce que j'entends par ces symboles Pythagoriques avecques espoir certain d'estre faitz escors et preux à ladicte lecture. Car en icelle bien aultre goust trouverez, et doctrine plus absconce, laquelle vous revelera de tres haultz sacremens et mysteres horrificques, tant en ce que concerne nostre religion, que aussi l'estat politicq et vie oeconomique³⁶.

Loin d'être un aveu de préméditation du sens allégorique, l'emploi du verbe « entendre » à la première personne du singulier doit être compris comme ce que le narrateur interprète *a posteriori* en tant que plus haut sens de ses écrits inspirés. D'ailleurs, le fait qu'il emploie le démonstratif plutôt que le possessif, « ces symboles Pythagoriques », montre bien que le narrateur, bien qu'il soit apte à interpréter les allégories contenues dans ses chroniques, reste étranger à leur origine. Cet apparent paradoxe s'éclaire là aussi à la lumière de la poétique de la silve qui suppose bien une certaine inspiration, mais qui fait intervenir, dans un second temps, une deuxième phase de rédaction qui vise à reprendre et à organiser, par le travail (*labor*), ce qui a été déversé à profusion par la chaleur (*calor*) et l'élan (*impetus*), selon la définition que donne Quintilien de ce mode d'écriture et dont Politien s'inspirera, comme l'a montré Perrine Galand-Hallyn³⁷.

³⁴ *Tiers Livre*, éd. Huchon, *op. cit.*, p. 391. Bruno Méniel propose ce rapprochement éclairant entre le prologue du *Gargantua* et le chapitre XIII du *Tiers Livre* dans « Discours savants et discours romanesque dans le *Tiers Livre* », dans Christian Michel (dir.), *Naissance du roman moderne : Rabelais, Cervantès, Sterne. Récit, morale, philosophie*, Mont-Saint-Aignan, Publications de l'Université de Rouen et du Havre, 2007, p. 102.

³⁵ *Tertius tomus operum Angeli Politiani*, *op. cit.*, p. 67. Notre traduction. Pour des exemples détaillés d'interprétation allégorique d'Homère proposée par Politien, voir Ida Maïer, *Ange Politien : la formation d'un poète humaniste, 1469-1480*, *op. cit.*, p. 93-96. En réalité, Politien pratiquait peu la lecture allégorique et son commentaire d'Homère constitue en fait une exception. Voir Perrine Galand-Hallyn, *Les yeux de l'éloquence. Poétiques humanistes de l'évidence*, Orléans, Paradigme, 1995, troisième partie, chap. 1.

³⁶ *Gargantua*, éd. Huchon, *op. cit.*, p. 7.

³⁷ Perrine Galand-Hallyn, « Quelques coïncidences (paradoxaes?) entre l'*Épître aux Pisons* d'Horace et la poétique



Sur ces symboles pythagoriciens interprétés *a posteriori*, l'*Oratio in expositione Homeri* est également éclairante. Dans la revue que l'humaniste propose des semences des différentes écoles philosophiques que l'on peut trouver chez Homère, il s'attarde évidemment à Pythagore et à sa symbolique des nombres. Or Politien montre que cette arithmologie était déjà utilisée par le poète épique, même si ce n'est que bien plus tard que le philosophe en exposera les principes :

L'arithmétique jouit d'une grande considération chez Pythagore et ce grand homme accordait beaucoup d'importance aux nombres et révéla deux principes, la monade et la dyade, en attribuant à la première tous les biens et à la seconde tous les maux. Homère avait vu cela bien avant, tant il est clair qu'il faut interpréter chez lui ἐννείην [unité] comme le bien et δύην [dualité] comme le mal.

Est et Arithmetica apud Pythagoram magno in honore multumque ille vir numeris tribuit, duoque rerum principia prodidit unitatem, atque binarium, priori bona, posteriori mala subjiciens, viderat hoc ipsum multo ante Homerus, apud quem scilicet ἐννείην atque δύην in boni, malique intellectu legimus³⁸.

Suit une longue énumération d'exemples tirés des épopées homériques où les nombres revêtent une valeur symbolique annonçant les enseignements de Pythagore.

Ce curieux mélange d'inspiration et de travail que propose la silve vaut également pour l'interprétation. Si, comme on l'a vu, Nicolas Bérauld insiste sur la nécessité de renouer avec l'inspiration qui a produit l'œuvre pour l'interpréter correctement, il reste que cet enthousiasme chez lui, comme chez Politien du reste, se veut une réinterprétation rationaliste de la fureur platonicienne qui équivaut aux forces de la science ou du génie personnel (*vel doctrinæ, vel ingenii vires³⁹*).

À l'évidence, le prologue de *Gargantua* ne pose pas tant un problème d'ordre logique ou grammatical que de références intertextuelles, au nombre desquelles l'œuvre de Politien, tout plagiaire soit-il, occupe une place centrale. Loin d'être une aporie qui résisterait à tous les efforts des lecteurs, l'herméneutique qui y est proposée repose en fait sur le fécond paradoxe du sens allégorique inspiré et de la poétique de Politien, entre inspiration et travail, de la part de l'auteur comme du lecteur.

LE *RUSTICUS* DE POLITIEN COMME CLEF DE VOÛTE DU PROGRAMME PÉDAGOGIQUE DE PONOCRATES

La seconde mention explicite de Politien se trouve au chapitre XXVIII du *Gargantua*, à la fin de l'épisode consacré à l'éducation du jeune géant, alors que le récit détaille les activités pédagogiques prévues par temps pluvieux, entre autres la visite des ateliers d'artisans, et le soin que prend son précepteur de prévoir une fois par mois une sortie à la campagne dans le but de reposer l'esprit de son élève. Même si l'objectif visé est le repos, il reste que les jeux agrestes ne sont pas entièrement dépourvus d'utilité dans l'esprit du *serio ludere* caractéristique de la pédagogie humaniste. Même lorsque l'élève se retrouve sans ses livres, ses lectures ne sont jamais bien loin et c'est dans la récitation de vers appris par cœur que se trouve la référence au *Rusticus* de Politien :

Toutesfoys : Ponocrates pour le sejourner de ceste vehemente inten-

de la *Silve* (au début du XVI^e siècle en France) », *op. cit.*

³⁸ *Tertius tomus operum Angeli Politiani*, *op. cit.*, p. 83. Notre traduction.

³⁹ Voir, à ce propos, Perrine Galand-Hallyn, « Nicolas Bérauld lecteur de Politien », *op. cit.*, p. 417-422.



tion des esperitz, advisoit une foys le moys quelque jour bien clair et serain, auquel bougeoient au matin de la ville, et alloient ou à Gentily, ou à Boloigne, ou à Montrouge, ou au pont Charenton, ou à Vanves, ou à saint Clou. Et là passoient toute la journée à faire la plus grande chere dont ilz pouvoient adviser : raillans : gaudissans : beuvans d'aultant : jouans : chantans : dansans : se voytrans : en quelque beau pré : deniceans des passeraulx, prenans des cailles : peschans aux grenoilles : et escrevisses.

Mais encores que icelle journée feust passée sans livres et lectures : poinct elle n'estoit passée sans proffit. Car en beau pré ilz recoiloient par cueur quelques plaisans vers : de l'*agriculture* de Virgile : de Hesiodé : du *Rustique* de Politien : descripvoient quelques plaisans epigrammes en latin : puis les mettoient par rondeaulx et ballades en langue Françoise⁴⁰.

Le fait que le jeune géant récite conjointement des vers des *Géorgiques*, des *Travaux et les Jours* et du *Rustique* tient au fait que la silve de Politien se veut une introduction au commentaire d'Hésiode et de Virgile. L'humaniste florentin déclamaient ses silves lors de ses leçons inaugurales au *Studio* de Florence en guise d'introduction aux auteurs étudiés et d'imitation des œuvres commentées. La silve telle qu'il la pratiquait était en fait une variante en vers de la *prælectio*⁴¹. En récitant de mémoire des vers de ces trois auteurs, Gargantua se livre à un exercice d'interprétation dans les deux sens du terme. D'une part, il cherche à donner sens à Virgile et à Hésiode en recourant à l'introduction de Politien, elle-même lue à travers le commentaire que Bérauld en a donné dès 1518 au moins et qui sera encore à la base de la traduction du *Rusticus* en 1550 par Guillaume Haudent⁴². D'autre part, il rend audible et compréhensible le texte des trois poètes par sa parole vive et par sa propre expérience. Le fait que la récitation poétique de l'élève ait pour cadre la campagne permet de confronter cette poésie vouée à la célébration du travail de la terre et de la vie paysanne à une certaine réalité dont Gargantua est non seulement le témoin, mais qu'il a également éprouvée personnellement. C'est d'ailleurs une des caractéristiques de la pédagogie de Ponocrates que d'inviter son élève à acquérir en toute chose un savoir à la fois théorique et pratique. Dès l'ouverture du chapitre XXIII, l'élève était déjà invité à confronter certaines *realia* de l'Antiquité à leurs représentations littéraires : ainsi en jouant aux osselets, le précepteur et son élève se remémorent « les passaiges des auteurs anciens es quelz est faite mention ou prinse quelque métaphore sus iceluy jeu⁴³ ». De la même façon, le jeune Gargantua ne se contente pas de découvrir l'agriculture dans les vers des poètes anciens ou de voir les paysans à l'œuvre lors de ses visites à la campagne : il se livre aussi aux travaux agricoles. Ainsi, par temps pluvieux, Ponocrates et lui s'affairent à « boteler du foin, à fendre et seier du boys, et à battre les gerbes en la grange⁴⁴ ». De telles activités sont évidemment propres au paysan, qu'il soit agriculteur ou éleveur, et étrangères à la condition du jeune Gargantua, prince héritier de la couronne appelé à ce titre à rendre la justice dans son royaume et à protéger ses sujets par les armes. Il

⁴⁰ *Gargantua*, *op. cit.*, p. 72-73.

⁴¹ Sur la silve comme variante de la *prælectio*, voir l'introduction, dans Ange Politien, *Les Silves*, texte traduit et commenté par Perrine Galand, Paris, Les Belles Lettres, coll. Classiques de l'humanisme, 1987, p. 17-20. Sur la *prælectio* comme pratique pédagogique, voir Michèle Rossellini, « Les mots sans guère de choses : la *prælectio* », *Langue française*, n° 121, 1999, p. 28-35.

⁴² Voir, à ce propos, Perrine Galand-Hallyn, « La traduction par Guillaume Haudent de la silve *Rusticus* de Politien (Rouen, ca 1500) », dans Marc Deramaix et Ginette Vagenheim (dir.), *L'Italie et la France dans l'Europe latine du XIV^e au XVII^e siècle : influence, émulation, traduction*, Mont-Saint-Aignan, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2006, p. 325-357.

⁴³ *Gargantua*, éd. Huchon, *op. cit.*, p. 71.

⁴⁴ *Ibid.*



reste que, dans le programme d'études de Ponocrates, rien de ce qui touche l'homme, comme dirait Térence, ne peut être étranger à son élève. En fait, la découverte de l'agriculture, aussi bien dans les vers de Virgile et d'Hésiode que dans la grange par temps pluvieux, s'inscrit dans l'ambition encyclopédique de la formation du géant qui vise à lui faire acquérir l'ensemble des savoirs, des arts et des métiers. Sur le strict plan de l'encyclopédisme, Rabelais est d'ailleurs davantage redevable à Politien qu'à Budé. En effet, à la différence de l'humaniste français, Politien, dans le *Panepistemon*, s'il hiérarchise les savoirs, admet néanmoins les arts mécaniques et les techniques moins nobles ou artisanales (*machinales, sed etiam sordidæ illæ, ac sellulariæ*⁴⁵), parmi lesquels prennent bien sûr place l'agriculture et l'élevage. Nicolas Bérauld⁴⁶, dans ses leçons sur le *Rusticus*, insistait certes aussi sur l'apprentissage de ces arts moins nobles, mais d'une manière toute théorique, dans le seul but d'être à même d'étudier les poètes. Or la récitation des vers de Politien montre que Gargantua a non seulement acquis une évidente maîtrise dans l'étude de la poésie, mais cette déclamation constitue aussi la clef de voûte de sa formation, résumant les enseignements moral, militaire, festif et poétique à tirer du *Rusticus*, dont la pertinence, loin de se limiter aux seuls paysans, vaut également pour le futur prince qu'il est.

La leçon morale de la silve de Politien est double. Elle enseigne d'abord un mépris des choses fortuites qui, à la gaieté près, annonce la définition du pantagruélisme du *Quart Livre* comme « gayeté d'esprit conficte en mespris des choses fortuites⁴⁷ » :

Il possède un heureux caractère, il est très semblable aux dieux eux-mêmes, l'homme qui n'est attiré ni par l'éclat de la gloire à la pourpre mensongère, ni par le plaisir malsain du luxe fastidieux⁴⁸ [...].

*Felix ille animi, divisque simillimus ipsis,
Quem non mendaci resplendens gloria fuco
Solicitat, non fasto si mala gaudia luxus*⁴⁹ [...].

Cet éloge du bonheur simple de la campagne est évidemment topique, mais revêt une portée universelle, dans la mesure où la pertinence de son enseignement est d'autant plus cruciale qu'il s'adresse à un destinataire dont la condition est fort éloignée de l'humilité paysanne. Cette félicité campagnarde est le corollaire dans l'ordre moral du nouveau régime alimentaire qu'adopte le jeune géant à l'instigation de Ponocrates : « Notez icy que son disner estoit sobre et frugal, car tant seulement mangeoit pour refrener les haboys de son estomach, mais le soupper estoit copieux et large. Car tant en prenoit que luy estoit besoing à soy entretenir et nourrir⁵⁰ ». Du reste, la vie paysanne est une école de l'effort soutenu et assidu qui n'exclut toutefois pas le plaisir d'autant plus vif qu'il se goûte au sortir du travail :

Il vit dans une campagne libre et s'abandonne aux espaces d'un ciel ouvert, suant à la tâche ou s'échappant en une course à travers les montagnes qui regardent en haut ; c'est là, bien sûr, qu'il trouve tous ses délicieux festins : il appelle l'Acheloüs dans la coupe de ses paumes

⁴⁵ *Tertius tomus operum Angeli Politiani, op. cit.*, p. 28-29. Pour les développements sur l'agriculture et l'élevage, voir p. 45-46. L'influence de Politien, à cet égard, est perceptible, entre autres, dans le nom du personnage d'Épistemon. Voir, à ce propos, Jean-Marc Mandosio, « La fortune du *Panepistemon* d'Ange Politien en France au XVI^e siècle », dans Alfredo Perifano (dir.), *La Réception des écrits italiens en France à la Renaissance*, Paris, Université Paris III Sorbonne Nouvelle, 2000, p. 49-71.

⁴⁶ Perrine Galand-Hallyn, « Nicolas Bérauld lecteur de Politien », *op. cit.*, p. 426.

⁴⁷ *Quart Livre*, éd. Huchon, *op. cit.*, p. 523.

⁴⁸ Ange Politien, *Les Silves*, *op. cit.*, p. 183.

⁴⁹ *Tertius tomus operum Angeli Politiani, op. cit.*, p. 218.

⁵⁰ *Gargantua*, éd. Huchon, *op. cit.*, p. 70.



nues, ses bras lui donnent la nourriture des forêts qu'il a secouées, ses membres fatigués reprennent des forces sur une couche dure. Car plus grande est la volupté que la peine accompagne, ni la satiété ni le dégoût tenace ne la suivent comme un maître⁵¹.

*Rure agit in vacuo, spatiisque indulget aperti
Aetheris, aut operi insudans, aut ille supinos
Evadens cursu in monteis, hinc scilicet omnes
Gratæ epulæ, nudis Acheloum in pocula palmis
Advocat, excussæque cibos dant brachia sylvæ.
Et fessa in duro renovantur membra cubili.
Major quippe venit comitata labore voluptas,
Nec satias dominam, aut fastidia lenta sequuntur*⁵².

Les travaux agricoles auxquels se livre Gargantua par mauvais temps, tout en ayant un aspect « Apotherapic⁵³ » qui vise à renforcer le corps, s'inscrivent dans cette morale de l'effort qu'inspire la lecture des *Géorgiques* (I, v. 145-146) et notamment les vers célèbres que la tradition érigeria en devise, *Labor omnia vincit improbus* : un travail acharné vient à bout de tout.

Si le programme d'études de Gargantua a une portée clairement encyclopédique, il reste que n'est pas négligé ce qui est spécifique à l'état du jeune élève de sang royal, à savoir la formation militaire. C'est à Gymnaste qu'incombe l'enseignement de l'art de chevalerie, alors que le jeune géant apprend, entre autres, à rompre des lances, à sauter d'un cheval à l'autre et à se battre à l'épée. Là encore la leçon du *Rusticus* est importante, bien que le paysan n'ait pas pour fonction première de se battre. C'est que toutes ses tâches manuelles ne font que mieux le préparer à la guerre :

C'est ainsi que la physionomie s'empreint d'une vigueur agile, qu'une robuste force habite la large poitrine, que des muscles puissants protègent les membres hardis, que les nerfs se tendent en une neuve robustesse ; c'est ainsi qu'on acquiert une haute stature, la noblesse martiale sur le front. Or, si la guerre réclame des soldats, qui sera plus prompt à combattre avec acharnement? [...] c'est avec l'aide de ces hommes courageux que le pays de Romulus s'imposa au monde et tint les rênes de son gouvernement⁵⁴.

*Hinc agilis subit ora vigor, robustaque magno
Pectore vis habitat, fortesque animosa tuentur
Membra tori, et crudo tendunt se robore nervi.
Hinc facies procera, hinc fronti Martius horror.
Quod si bella vocent, quis ad aspera promptior arma?
[...] his adjuta viris, se Romula tellus
Imposuit munda, et rerum tractavit habenas*⁵⁵.

La référence à l'Antiquité occupe une place importante chez Rabelais dans le domaine militaire et cela, malgré les nouveautés techniques que constituent la poudre à canon et le recours aux mercenaires. Au chapitre XXXVI du *Gargantua*, Gymnaste, parti en éclaireur, défait tout un bataillon ennemi grâce à un « Stratagème⁵⁶ » appris à l'école des Anciens et de Frontin

⁵¹ Ange Politien, *Les Silves*, op. cit., p. 185.

⁵² *Tertius tomus operum Angeli Politiani*, op. cit., p. 219.

⁵³ *Gargantua*, éd. Huchon, op. cit., p. 71.

⁵⁴ Ange Politien, *Les Silves*, op. cit., p. 187 et 189.

⁵⁵ *Tertius tomus operum Angeli Politiani*, op. cit., p. 220.

⁵⁶ *Gargantua*, éd. Huchon, op. cit., p. 100.



en particulier⁵⁷. L'exemple du soldat-paysan de la Rome ancienne, exalté par Politien, renforce la valeur pédagogique des séjours à la campagne, puisque le bon paysan fait le bon soldat.

Mais la vie du paysan n'offre pas qu'un modèle austère de simplicité et de valeur militaire. Elle est une école où s'apprend également le plaisir. Dans le *Panepistemon*, Politien définit d'ailleurs le but de l'agriculture comme étant double : l'utilité d'une part et le plaisir d'autre part⁵⁸. Or les séjours de Gargantua à la campagne sont voués à boire, jouer, chanter et danser. Le plaisir goûté par le paysan est aussi vif que ses efforts ont été grands :

Et que puis-je évoquer de ses plaisirs ? Dirai-je combien sont profonds
les moments de repos qui succèdent à l'effort⁵⁹ ?

*Nam quid delicias memorem? Quamque alta labori
Ocia succedant*⁶⁰ ?

Et cela vaut également pour l'apprentissage de Gargantua conçu de telle manière qu'il ne perde pas même une heure de la journée. L'esprit festif et bachique des vendanges offre une récompense qui justifie amplement tous les efforts consentis que ce soit de la part des paysans durant l'année ou par Gargantua pendant le reste du mois :

Mais voici que le père Automne porte à ses lèvres le doux raisin et, jail-
lissant sous le choc des talons, le vin coule à travers le pressoir ; les
enfants, en un essaim serré, bondissent de joie, cohorte folâtre, au-
dessus et autour de la cuve. Celui-là boit penché en avant, dans le creux
de sa main, l'autre aspire à même la cuve le moût qu'il puise avec des
claquements de lèvres, celui-ci, renversé en arrière, presse sur son visa-
ge une grappe qu'il tient en l'air, un autre arrose la bouche grande
ouverte de son compagnon, il ruisselle de vin, son menton et sa
poitrine en sont barbouillés. Leurs pas ivres chancellent, leurs pieds
sont mal assurés⁶¹.

*Ecce autem dulces labris pater ingerit uvas
Autumnus, crebræque elisus verberè plantæ,
It per præla latex, puerique examine denso
Exultant lasciva cohors, circumque supraque.
Ille manu panda prenis bibit, alter ab ipso
Sugit musta lacu crepitantibus hausta labellis.
Hic sua suspensum resupinus in ora racemum
Exprimit, hic socii patulos irrorat hiatus,
Irriguumque mero sordet mentumque, sinusque.
Ebriaque incertis titubant vestigia plantis*⁶².

La récitation du *Rusticus* offre donc à Gargantua la possibilité de méditer l'exemple moral, militaire et festif que lui donne la vie paysanne. Mais ce n'est pas tout, car la campagne joue également un rôle central dans l'inspiration poétique. C'est d'ailleurs ce que le poète proclame dans la conclusion de la silve, qui se veut un hommage à son mécène :

⁵⁷ Voir, à ce propos, notre article « Rabelais's Lost *Stratagemata* (ca. 1539) : A Commentary on Frontinus ? », dans Judith Rice Henderson (dir.), *The Unfolding of Words : Commentary in the Age of Erasmus*, Toronto, University of Toronto Press, à paraître.

⁵⁸ « Finis, utilitas, et voluptas » (*Tertius tomus operum Angeli Politiani, op. cit.*, p. 45).

⁵⁹ Ange Politien, *Les Silves, op. cit.*, p. 195 et 197.

⁶⁰ *Tertius tomus operum Angeli Politiani, op. cit.*, p. 224.

⁶¹ Ange Politien, *Les Silves, op. cit.*, p. 209 et 211.

⁶² *Tertius tomus operum Angeli Politiani, op. cit.*, p. 229-230.



Voilà les vers que je méditais dans le calme de mon antre de Fiesole, dans cette campagne médicéenne proche de la ville, là où un mont sacré domine la cité méonienne et les méandres interminables de l'Arno ; là, le bon et bien-heureux Laurent s'adonne à l'hospitalité et au repos tranquille, Laurent qui n'est pas la moindre gloire de Phoebus, Laurent l'ancre fidèle des Muses ballottées par les tempêtes. Or, plus ce prince m'accordera des loisirs assurés, plus l'inspiration divine soufflera sur moi : alors la haute forêt et les roches montagneuses ne seront plus les seules à dire mes vers ; mais toi aussi (si je puis l'espérer), toi aussi peut-être un jour, ô ma douce nourrice, tu ne rejetteras pas ma poésie, bien que tu aies engendré, Florence, d'illustres poètes ; et la docte éloquence chantera à son tour mon œuvre dans les trois langues⁶³.

*Talia Fesuleo lentus meditabar in antro
Rure sub urbano Medicum, qua mons sacer urbem
Meoniam, longique volumina despicit Arni.
Qua bonus hospitium felix, placidamque quietem
Indulget Laurens, Laurens haud ultima phœbi
Gloria, jactatis Laurens fida ancora musis,
Qui si certa magis permiserit ocia nobis.
Afflabor majore deo, nec jam ardua tantum
Sylva meas voces, montanaque saxa loquentur,
Sed tu (siqua fides) tu nostrum fursitan olim
O mea blanda altrix non aspernabere carmen.
Quamvis magnorum genitrix Florentia vatam,
Doctaque me triplici recinet facundia lingua⁶⁴.*

L'épître dédicatoire du *Quart Livre* célébrera la campagne de Saint-Maur-des-Fossés comme le lieu d'inspiration de la dernière œuvre de Rabelais avec des accents similaires : « lieu, ou (pour mieulx et plus proprement dire) paradis de salubrité, amenité, sérénité, commodité, delices, et tous honnestes plaisirs de agriculture, et vie rustique⁶⁵ ». Or que font Gargantua et Ponocrates après avoir récité des vers de Virgile, d'Hésiode et de Politien ? Ils se mettent à leur tour à composer « quelques plaisans epigrammes en latin » et à les mettre « par rondeaux et ballades en langue Françoise⁶⁶ », comme s'ils étaient inspirés à la fois par le lieu où ils se trouvent et par les vers qu'ils viennent de déclamer. En plus d'être une école de vie, le *Rusticus* tient donc aussi lieu de propédeutique à la poésie. À l'instar de Politien qui compose en grec, en latin et en italien, Gargantua versifie en latin et en français. Il est évident que le recours de Politien au vernaculaire italien constituait, comme nous l'avons montré ailleurs⁶⁷, une caution importante pour Rabelais, puisque, des grands humanistes qu'il considérait comme ses maîtres tels Budé et Érasme, l'auteur du *Rusticus* faisait figure d'exception dans l'utilisation de sa langue maternelle. Au reste, en composant leurs épigrammes latines, il n'est pas exclu que le maître et l'élève aient imité Politien lui-même, puisque la fin du tome III des *Opera* était constituée de ses épigrammes latines et grecques.

Il faut enfin souligner le fait que cette récitation du *Rusticus* et la composition de vers qui s'ensuit constituent le point d'orgue de la formation de Gargantua, puisque, dès le chapitre suivant, s'ouvre l'épisode de la guerre picrocholine. C'est donc dire que la déclamation de la silve de Politien résume et subsume tout le programme pédagogique de Ponocrates. La

⁶³ Ange Politien, *Les Silves*, op. cit., p. 227.

⁶⁴ *Tertius tomus operum Angeli Politiani*, op. cit., p. 237.

⁶⁵ *Quart Livre*, éd. Huchon, op. cit., p. 520.

⁶⁶ *Gargantua*, éd. Huchon, op. cit., p. 73.

⁶⁷ Rabelais, dans l'index du tome I, ajoute d'ailleurs une entrée relative aux œuvres vernaculaires du Florentin : *Politiani opera lingua Vernacula*.



conclusion du chapitre, qui fait intervenir la séparation de l'eau et du vin, ainsi que la fabrication d'une fontaine avec un siphon, symbolisent d'ailleurs l'autonomie désormais acquise par le géant :

En banquetant du vin aisgué separoient l'eau : comme l'enseigne Cato
de re rust. et Pline : avecques un guobelet de Lierre : lavoient le vin en
plain bassin d'eau : puis le retiroient avec un embut : faisoient aller
l'eau d'un verre en aultre : bastissoient plusieurs petitz engins
automates : c'est à dire : soy mouvens eulx mesmes⁶⁸.

Or le terme d'automate ici employé, et dont c'est la première attestation en français, reprend la réflexion de Politien dans un chapitre des *Miscellanea* consacré au sens de ce mot que Rabelais avait d'ailleurs souligné par l'ajout d'une manchette en regard du passage et d'une entrée d'index en grec : Ἀυτόματος. L'humaniste florentin donnait comme exemple d'automate les fontaines qui lancent à intervalles réguliers des jets d'eau⁶⁹, définition qui éclaire le sens littéral de la conclusion du chapitre. Il y a cependant un plus haut sens à dégager de ce passage qui s'éclaire à la lumière d'une manchette placée en regard de la *prælectio* de Politien sur la dialectique. Cette manchette se trouvait déjà dans l'édition de 1528 et a été reconduite dans le tome III en 1533. Il s'agit du terme grec Ἀυτόμαθης issu d'une autre racine qu'automate, mais qui, comme quasi-homophone, crée un effet de paronomase. Politien rappelle le sens que lui donnait Épicure :

[...] Ce [philosophe], d'après ce que je comprends, se vantait d'avoir été
lui-même son propre maître dans toutes les disciplines et souhaitait
être αυτόμαθης, c'est-à-dire instruit par lui-même, et reconnu comme
tel.

[...] *ille ut audio seipsum tantum sibi in omni disciplina magistrum fuisse
jactabat, atque αυτόμαθης hoc est à se ipso doctus, et esse, et haberi
volebat*⁷⁰.

Bien que l'humaniste florentin condamne cette prétention d'Épicure à être autodidacte, il reste que, dans la conclusion du chapitre XXVIII, la fabrication par Gargantua d'objets qui se meuvent par eux-mêmes symbolise l'autonomie intellectuelle qu'il a acquise et l'aptitude qu'il a désormais de s'instruire par lui-même.

À l'évidence, les *Opera* de Politien occupent une place de choix dans la bibliothèque de Rabelais, qu'il s'agisse des lettres et des miscellanées que le médecin humaniste a éditées ou encore de la *Præfatio in Homerum* et du *Rusticus* auxquels le *Gargantua* renvoie explicitement. La prise en compte de cet intertexte permet de résoudre l'apparent paradoxe de l'allégorèse inspirée que postule le célèbre prologue à propos d'Homère et cela grâce à la poétique de Politien à cheval sur l'inspiration et le travail. Par ailleurs, la récitation par Gargantua du *Rusticus* à la fin de son *cursus studiorum* inscrit l'encyclopédisme de Rabelais dans le prolongement du *Panepistemon* de Politien, où même les arts manuels moins nobles comme l'agriculture ont leur place, d'autant que la « vie rustique » est riche d'enseignements universels à propos de la morale, de la guerre, de la fête ou de l'inspiration poétique. Au-delà de l'édition du tome I des *Opera* et des références explicites à l'humaniste florentin dans le *Gargantua*, il resterait à étudier l'intertextualité implicite de Politien chez Rabelais. On verrait alors apparaître de nombreux cas très éclairants sur la place et l'importance de cet auteur.

⁶⁸ *Gargantua*, éd. Huchon, *op. cit.*, p. 73.

⁶⁹ Voir, à ce propos, « Rabelais éditeur des *Epistolarum libros XII* et des *Miscellanea* de Politien », à paraître.

⁷⁰ *Tertius tomus operum Angeli Politiani*, *op. cit.*, p. 186. Notre traduction.



À titre d'exemple, on pourrait évoquer le « Chant royal de la Fortune et des biens mondains » que Rabelais publiera en février 1533 dans l'édition de *L'Adolescence clementine* qui porte son emblème avec sa devise grecque que l'on trouvait déjà dans le tome I des *Opera* de Politien publié la même année. Or ce poème met en œuvre un curieux syncrétisme, en ce qu'il juxtapose le Dieu des chrétiens, source de tout bien, et la figure païenne de Némésis, responsable de tous les maux. Dans cette allégorie du banquet, c'est Dieu qui met la table et à qui l'homme doit être éternellement reconnaissant, alors que Némésis est chargée de desservir et est la seule à blâmer si le repas se termine de manière abrupte :

Sy Nemesis (qui du fait et defaict
Use tousjours) nostre repas defaict,
En desservant les metz à nous submys,
Gemir n'en fault, car l'homme trop forfaict
Qui dict, que dieu luy tiendrait nul torfaict
En repetant les biens qu'il a permys⁷¹.

Rabelais, à l'instar de Gargantua, a manifestement composé ce chant royal sous l'influence de Politien. La curieuse juxtaposition de Dieu et de Némésis s'explique dès lors que le lecteur comprend que les deux ne se situent pas sur le même plan, Dieu étant la source de la bonne fortune, alors que Némésis est une allégorie de la mauvaise fortune. C'est assurément Politien qui a donné à la figure de Némésis la place la plus importante dans la poésie du début de la Renaissance⁷². Sa présence au seuil de la silve *Manto* est particulièrement marquante :

Il est une déesse qui, au sein des espaces aériens, planant dans les célestes hauteurs, s'avance, ceinte au côté d'un nuage, mais resplendissante de blancheur dans son manteau, mais irradiée de sa chevelure, accompagnée du sifflement de ses ailes. C'est elle qui anéantit les espoirs démesurés, c'est elle qui, avec acharnement, menace les orgueilleux, c'est à elle qu'il appartient de briser les esprits hautains des hommes et de bouleverser les réussites et les fortunes excessives. Cette déesse, les Anciens l'appelèrent Némésis [...]⁷³.

*Est Dea, quæ vacuo sublimis in aëre pendens
It nimbo succincta latus, sed candida pallam,
Sed radiata comam, ac stridentibus insonat alis,
Hæc spes immodicans, premit, hæc infesta superbis
Imminet, huic celsas hominum contundere mentes,
Successusque datum, et nimios turbare paratus.
Quam veteres Nemesin [...] dixere [...]⁷⁴.*

Aux censeurs trop prompts à voir dans le chant royal une résurgence du paganisme, l'*Oratio in expositione Homeri* montre du reste qu'il ne s'agit que du nom que les Grecs donnaient à cette passion appelée l'envie⁷⁵.

Si le chant royal est publié la même année que Rabelais fait paraître son édition de Politien, l'influence de l'humaniste italien persistera jusqu'à la fin de sa carrière, dans des œuvres aussi inattendues que la *Sciomachie* (1549), ce récit des festivités organisées à Rome lors de la naissance du duc d'Orléans, dont le titre même est inspiré de la miscellanée XXXVIII

⁷¹ « Chant royal de la Fortune et des biens mondains », éd. Huchon, *op. cit.*, p. 1028-1029.

⁷² Voir, à ce propos, Émilie Sérís, *Les Étoiles de Némésis. La rhétorique de la mémoire dans la poésie d'Ange Politien (1454-1494)*, Genève, Droz, 2002.

⁷³ Ange Politien, *Les Silves*, *op. cit.*, p. 137 et 139.

⁷⁴ *Tertius tomus operum Angeli Politiani*, *op. cit.*, p. 240.

⁷⁵ « Non improbari affectionem illam, quæ Græco nomine vocetur Nemesis cum videlicet ægre ferimus, siquidem indigne prosperiore fortuna utentem cernimus [...] ». *Ibid.*, p. 80.



de l'humaniste florentin. Il s'agit là d'un terme rare déjà relevé en manchette et dans l'index de 1528 et que Rabelais choisit de reconduire en 1533 dans l'édition du tome I :

En effet, les « sciamachies » ne sont rien d'autre que des combats fictifs.

*Sunt enim sciamachiæ nihil sanè aliud, quàm umbratiles pugnae*⁷⁶.

Dans cette *Sciomachie*, Rabelais n'hésite pas du reste à comparer le combat fictif organisé par Jean Du Bellay aux jeux séculaires de l'Antiquité : « [...] nous pouvons dire ce que jadis l'on chantoit à la denonciation des jeux Seculaires : "Nous avons veu ce que personne en Rome vivant ne veit, personne en Romme vivant ne verra"⁷⁷ ». Or l'édition de 1528 des *Opera* de Politien comportait une entrée *Ludi seculares qui*, renvoyant à sa traduction latine d'Hérodien. Malgré l'absence d'index, l'édition de 1533 conservera la manchette en regard du passage suivant du tome II :

[...] on appelle ces Jeux Séculaires, parce qu'on ne les celebre qu'une fois dans chaque siecle. On publie alors dans Rome et dans toute l'Italie, qu'on vienne voir une fête qu'on n'a jamais vûë et qu'on ne reverra jamais ; pour faire entendre que la vie des hommes est trop courte pour remplir tout l'espace qui separe des solennitez si éloignées⁷⁸.

[...] *seculares hi tunc appellabantur, celebratos (ut aiunt) decurso trium spatio ætatum, siquidem urbe tota, atque Italia præcones itabant convocatum omnes ad ludos, quod nec vidissent hactenus, nec visuri postmodo forent. Ita scilicet intervallum præteritæ, futuræque celebritatis, supra omnem esse hominum ætatem significantes*⁷⁹.

À la lumière de ces quelques exemples, l'on conviendra qu'il est désormais temps de redonner à Politien la juste place qui lui revient dans la bibliothèque de Rabelais, aux côtés d'Érasme et de Budé.

⁷⁶ *Angeli Politiani Opera. Quorum Primus hic tomus complectitur Epistolarum libros XII. Miscellaneorum Centuriam I.*, op. cit., p. 575. Notre traduction.

⁷⁷ *Sciomachie*, éd. Huchon, op. cit., p. 973.

⁷⁸ *Histoire d'Herodien, Traduite du Grec en François*, Paris, chez la Veuve de Claude Barbin, 1700, p. 132.

⁷⁹ *Alter tomus operum Angeli Politiani, Complectens ea quæ ex græco in latinum convertit. Quorum catalogum sequenti pagella reperies*, Lyon, Sébastien Gryphe, 1533, p. 83.



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

- ANGE POLITIEN, *Vorworte und Vorlesungen*, trad. allemande d'Otto et Eva Schönberger, Wurzburg, Königshausen und Neumann, 2011.
- ANGE POLITIEN, *Letters Volume I – Books I-IV*, trad. anglaise de Shane Butler, Cambridge (Massachusetts) et Londres, The I Tatti Renaissance Library, 2006.
- ANGE POLITIEN, *Les Silves*, texte traduit et commenté par Perrine Galand, Paris, Les Belles Lettres, coll. Classiques de l'humanisme, 1987.
- ANGE POLITIEN, *Opera. Quorum Primus hic tomus complectitur Epistolarum libros XII. Miscellaneorum Centuriam I*, Lyon, Sébastien Gryphe, 1533.
- ANGE POLITIEN, *Alter tomus operum Angeli Politiani, Complectens ea quæ ex græco in latinum convertit. Quorum catalogum sequenti pagella reperies*, Lyon, Sébastien Gryphe, 1533.
- ANGE POLITIEN, *Tertius tomus operum Angeli Politiani: ejudem Prælectiones, Orationes, et Epigrammata complectens: quorum catalogum versa pagella reperies*, Lyon, Sébastien Gryphe, 1533.
- BÉRAULD Nicolas, *Angeli Politiani Sylva cui titulus est Rusticus cum docta elegantissimaque Nicolai Beraldi interpretatione*, Paris, Regnault Chaudiere, 1519.
- BUDÉ Guillaume, *Philologie. De Philologia*, édition, traduction et présentation par Marie-Madeleine de La Garanderie, Paris, Les Belles Lettres, coll. Classiques de l'humanisme, 2001.
- BUDÉ Guillaume, *Le Passage de l'hellénisme au christianisme*, introduction, traduction et annotations par Marie-Madeleine de La Garanderie et Daniel Franklin Penham, Paris, Les Belles Lettres, coll. Classiques de l'humanisme, 1993.
- BUDÉ Guillaume, *Annotationes priores in Pandectas*, Cologne, Jean Soter, 1527.
- HÉRODIEN, *Histoire d'Herodien, Traduite du Grec en François*, Paris, chez la Veuve de Claude Barbin, 1700.
- [PSEUDO-PLUTARQUE], « Essai sur la vie et sur la poésie d'Homère », dans *Œuvres mêlées de Plutarque contenant la vie d'Homère, l'essai sur sa poésie, le traité de la noblesse et plusieurs fragmens*, trad. Étienne Clavier, Paris, De l'imprimerie de Cussac, 1804, t. VI, p. 10-160.
- RABELAIS, *Œuvres complètes*, édition établie, présentée et annotée par Mireille Huchon avec la collaboration de François Moreau, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1994.
- RABELAIS, *Œuvres de Maître François Rabelais publiées sous le titre de Faits et Dits du géant Gargantua et de son fils Pantagruel*, éd. Jacob Le Duchat, Amsterdam, Henri Bordesius, 1711, 6 tomes.
- RABELAIS, *Œuvres*, éd. critique sous la direction d'Abel Lefranc, Paris et Genève, Honoré Champion et Droz, 1913-1955, 6 vol.



Textes critiques

- ANDRÉ Marie-Françoise, *Nicolas Bérauld humaniste*, thèse de doctorat sous la direction de Perrine Galand-Hallyn soutenue en décembre 2011 à l'Université de Paris-Sorbonne.
- COOPER Richard, « Les lectures italiennes de Rabelais », dans Franco Giaccone (dir.), *Le Tiers livre. Actes du colloque international de Rome (5 mars 1996)*, Genève, Droz, coll. Études rabelaisiennes, t. XXXVII, 1999, p. 25-49.
- COOPER Richard, « Rabelais' Edition of the *Will of Cuspidius and the Roman Contract of Sale (1532)* », *Études rabelaisiennes*, vol. XIV, 1977, p. 59-70.
- Cooper Richard, « Rabelais and the *Topographia Antiquae Romae of Marliani* », *Études rabelaisiennes*, vol. XIV, 1977, p. 71-87.
- COROLEU Alejandro, « Angelo Poliziano in Print : Editions and Commentaries from a Pedagogical Perspective (1500-1560) », *Cahiers de l'Humanisme*, t. II, 2001, p. 191-222.
- COROLEU Alejandro, « Some Teachers on a Poet : the Uses of Poliziano's Latin Poetry in the Sixteenth-Century Curriculum », dans Philip Hardie et Yasmin Haskell (dir.), *Poets and Teachers : Latin Didactic Poetry and the Didactic Authority of the Latin Poet from the Renaissance to the Present (Proceedings of the Fifth Annual Symposium of the Cambridge Society for Neo-Latin Studies, Clare College, Cambridge, 9-11 september, 1996)*, Bari, Levante 1999, p. 167-181.
- COROLEU Alejandro, « Bibliographical Note : A Rare French Edition of Poliziano in Princeton University Library », *The Library*, vol. XX, n° 3, 1998, p. 264-269.
- FORD Philip, *De Troie à Ithaque. Réception des épopées homériques à la Renaissance*, Genève, Droz, 2007.
- FORD Philip, « Homer in the French Renaissance », *Renaissance Quarterly*, vol. LIX, n° 1, printemps 2006, p. 1-28.
- FORD Philip, « Le commentaire d'Homère par Politien et son influence en France », dans Marc Deramaix et Ginette Vagenheim (dir.), *L'Italie et la France dans l'Europe latine du XIV^e au XVII^e siècle : influence, émulation, traduction*, Mont-Saint-Aignan, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2006, p. 47-59.
- GALAND-HALLYN Perrine, « La traduction par Guillaume Haudent de la silve *Rusticus* de Politien (Rouen, ca 1500) », dans Marc Deramaix et Ginette Vagenheim (dir.), *L'Italie et la France dans l'Europe latine du XIV^e au XVII^e siècle : influence, émulation, traduction*, Mont-Saint-Aignan, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2006, p. 325-357.
- GALAND-HALLYN Perrine, *Un Professeur-poète humaniste : Johannes Vaccaeus. La Sylve parisienne (1522)*, Genève, Droz, 2002.
- GALAND-HALLYN Perrine, « Quelques coïncidences (paradoxales?) entre l'*Épître aux Pisons* d'Horace et la poétique de la *Silve* (au début du XVI^e siècle en France) », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. LX, n° 3, 1998, p. 609-639.
- GALAND-HALLYN Perrine, « Nicolas Bérauld lecteur de Politien », dans *Poliziano nel suo tempo. Actes du VI^e colloque international de l'Institut Pétrarque, Chianciano-Montepulciano, 18-21 juillet 1994*, Florence, Franco Cesati editore, 1996, p. 411-427.
- GALAND-HALLYN Perrine, *Les Yeux de l'éloquence. Poétiques humanistes de l'évidence*, Orléans, Paradigme, 1995.
- GUERRINI Olindo, « Rabelais in Italia », *Rassegna settimanale*, n° 3, 19 janvier 1879, p. 53.
- HUCHON Mireille « Rabelais éditeur et auteur chez Gryphe », dans Raphaële Mouren (dir.), *Quid novi ? Sébastien Gryphe, à l'occasion du 450^e anniversaire de sa mort*, Lyon, Presses de



- l'ENSSIB, 2008, p. 210-216.
- LA CHARITÉ Claude, *Rabelais et l'édition grecque du Pronostic (1537) d'Hippocrate : entre philologie, médecine et astrologie*, Paris, Classiques Garnier, 2012.
- LA CHARITÉ Claude, « Rabelais éditeur des *Epistolarum libros XII* et des *Miscellanea* de Politien », à paraître.
- LA CHARITÉ Claude, « Rabelais's Lost *Stratagemata* (ca. 1539) : A Commentary on Frontinus? », dans Judith Rice Henderson (dir.), *The Unfolding of Words : Commentary in the Age of Erasmus*, Toronto, University of Toronto Press, à paraître.
- LA GARANDERIE Marie-Madeleine de, *Christianisme et lettres profanes. Essai sur l'humanisme français (1515-1535) et sur la pensée de Guillaume Budé*, Paris, Honoré Champion, 1995.
- LAIMÉ Arnaud, *La Poétique de Nicolas Petit (ca 1497-1532) : un renouveau de l'écriture néo-latine à Paris et à Poitiers dans le cercle de François Rabelais*, thèse de doctorat sous la direction de Perrine Galand-Hallyn soutenue en novembre 2011 à l'Université de Paris-Sorbonne.
- LAIMÉ Arnaud, « L'avant-garde néo-latine, précurseur de Rabelais : la *Barbaromachie* de Nicolas Petit », dans Diane Desrosiers-Bonin, Claude La Charité et Renée-Claude Breitenstein (dir.), *Rabelais ou « L'aventure des gens curieux ». L'hybridité des récits rabe-laisiens*, Genève, Droz, à paraître.
- LECOINTE Jean, « Nicolas Petit, Bouchet, Rabelais. La poétique de Politien du "cercle de Montaigu" au "cercle de Fontaine-le-Comte" », dans Jennifer Britnell et Nathalie Dauvois (dir.), *Jean Bouchet, Traverser des voies périlleuses (1476-1557). Actes du colloque de Poitiers (30-31 août 2001)*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 175-191.
- LECOINTE Jean, *L'Idéal et la différence. La perception de la personnalité littéraire à la Renaissance*, Genève, Droz, 1992.
- MAÏER Ida, *Ange Politien : la formation d'un poète humaniste, 1469-1480*, Genève, Droz, 1966.
- MANDOSIO Jean-Marc, « La fortune du *Panepistemon* d'Ange Politien en France au XVI^e siècle », dans Alfredo Perifano (dir.), *La Réception des écrits italiens en France à la Renaissance*, Paris, Université Paris III Sorbonne Nouvelle, 2000, p. 49-71.
- MÉNIEL Bruno, « Discours savants et discours romanesque dans le *Tiers Livre* », dans Christian Michel (dir.), *Naissance du roman moderne : Rabelais, Cervantès, Sterne. Récit, morale, philosophie*, Mont-Saint-Aignan, Publications de l'Université de Rouen et du Havre, 2007, p. 99-116.
- ROSSELINI Michèle, « Les mots sans guère de choses : la *prælectio* », *Langue française*, n^o 121, 1999, p. 28-35.
- SÉRIS Émilie, *Les Étoiles de Némésis. La rhétorique de la mémoire dans la poésie d'Ange Politien (1454-1494)*, Genève, Droz, 2002.
- SMITH William F., *Rabelais in his writings*, Cambridge, Cambridge University Press, 1918.
- VIGLIANO Tristan, « Pour en finir avec le prologue de *Gargantua* ! », @analyses, mis en ligne le 23 août 2008, consulté le 1^{er} décembre 2011, URL : <http://www.revue-analyses.org/index.php?id=1168>.